

Quelques poèmes en marge

Juan Garcia

Volume 16, Number 1 (91), January–February 1974

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30455ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Garcia, J. (1974). Quelques poèmes en marge. *Liberté*, 16(1), 8–25.

Quelques poèmes en marge

ENGAGEMENT

à Fernand Ouellette

*Deurai-je encore commettre un acte de poète saisissant dans
ma finalité d'être le reflet quotidien de mon âme
et mesurant avec précaution l'écoulement d'une parole en
proie aux servitudes du sombre événement
et pourtant éprise de ce flux natal qui n'aborde qu'aux rives
interdites au profane et dont certains novices menacent
l'enchantement
et devrai-je réécrire sur une page neuve l'outrance de mes
plaies pour n'offrir à ce monde qu'un visage sans haine
malgré le dur comportement des choses
et réécrire ma vie sous les séquences de l'ombre pour un plus
juste rassemblement des mots
m'efforçant d'apparaître dans une dignité ayant l'allure d'être
au seuil du néant et allant à l'encontre de mes vœux les
plus coûteux
et ne dormant que pour la simple aventure de ne quitter la
terre qu'aux seuls instants où tout repose sur une sommité
de silence et de paix
ou dois-je contester le veuvage de mes sens face à la profondeur
des râles dans la nuit*

*et des déchirements sans fin dont les cris ne sont que les
prémices d'une clarté plus crue
moi le fauteur de rêves et le coupable de tout
seul dans le soulèvement unanime de mes bras vers un ciel
à la démesure de l'homme
et parmi l'épidémie d'un sort n'ayant d'égard que pour tous
ceux qui ont voué leur vie à la notoriété du sang
faisant de sorte que séjournant dans l'antichambre de la
nullité et les corridors de l'habitude
ils n'aient pour tout propos que la banale invitation au vice
et ma parole ne s'entoure plus que du seul ornement de vérité
pour une sentence équitable du cœur
et tel qu'un prêtre sans l'aide de sa chasuble harangue une
foule consentante
j'entre nu dans le faste normal de mon sacerdoce
(novembre 1973)*

À LA MÉMOIRE D'UNE ESPAGNOLE

*Actuar como si la sombra no fuese,
utilmente frente al sol
y cumplir con las curvas de tu cuerpo
en el vivir del cada día
describiendo tu rostro interior
en una sola línea bajo el cielo
y el rigor del viento*

*actuar simplemente en tu sangre
con paciencia de piedra
por el viaje diario del amor
tal un renovador de sueños
en una multitud de calles
se va por todas en la suya*

*y rehacer por el camino carnal
el ultimo regreso al origen
del agua natal que nada podria levantar
contra la voluntad sagrada de su curso
y rehacer de nuevo el silencio
sobre la nulidad de las palabras
cuando la luz es dicha en nosotros
sin el menor ornamento*

(novembre 1973)

JE SUIS

*Comme une intempérie sur son aire
comme un environnement d'heures dans l'espace
comme une ceinture d'étoiles autour de la terre
comme une rêverie ininterrompue dans le temps
comme une idée qui se lève au bout de la rue
comme une vérité portée par mille voix
comme un effort de héros dans ses derniers travaux
comme une insurrection de signes dans le ciel
comme un soleil qui s'arrache des nuages
comme un lendemain devant Dieu*

Je suis

(novembre 1973)

PROPOS DANS LE LARGE

*O parle de ce sentiment d'être toujours en mer celui dont
la parole est un fanal de paix
pour ceux qui voguent seuls dans les déchirures de nuit
et dont le brouillard efface la présence
quand l'appel des Voix défuntes se fait pressant autour de
leur silence
et qu'une marée noire vient jeter sur les côtes ses cargaisons
de boue
parle de cet essor de l'âme vers le large l'espace d'un soleil
sur la longueur des flots
lorsque le ciel redevient liquide et qu'un vent infini recoud
d'anciennes eaux
et le vieil homme dénouant maille à maille ses souvenirs
regarde encore ce décor houleux qui happe les plus
forts
et le travail obscur que font les pleureuses sur la grève
quand les femmes n'ont plus assez de mains pour implorer
le ciel
et parmi l'humeur du sel regarde aussi les traces de ses pas
sur le rivage
dont nul ne viendra plus dans son égarement déchiffrer
l'abandon
et ce sont des enfants qui parlent à voix basse dans le secret
du sable
d'une aventure commune hors des jeux quotidiens
et qui ne sont plus que des ombres muettes à la tombée
du jour
quand l'horizon n'est plus qu'une phrase immuable sur la
page de l'onde
et que tous les marins font des voeux à la mer.*

(novembre 1973)

RÉCIPROCITÉ

*O femme dont j'écris les courbes de ton corps
sur la page quotidienne de notre amour
par l'ensoleillement de tes cheveux qui tombent
comme la pluie autour de mon enchantement
par l'accompagnement léger de ton bras sur le mien
quand nous partons ensemble pour la simple
allure de marcher en silence
et par la quiétude infinie de tes hanches quand
nous avons fini d'aimer
je t'aime telle que tu m'apparus sereine comme une
eau que rien ne peut découdre
dans cet après-midi d'automne vouée à tous les vents
et qui faisaient trembler nos frêles silhouettes
dans les déplacements de l'air
je t'aime dans la béance singulière de tes lèvres
sous la pression des miennes
et dans le tassement réciproque de nos sangs quand
se rouvrent nos plaies sous d'anciennes emprises
et dans l'apprentissage d'être quand nous apprivoisons
nos sens
je t'aime ô femme dans la ressemblance de nos souvenirs
à l'heure où tout est dit sans le moindre ornement
et où nous retournons comme un gant l'habitude de nous
appartenir depuis le commencement*

(novembre 1973)

HYMME À LA MER

(fragments)

O mer mobile et bleue ! O mer comme un vieux songe à la mesure de l'homme ! par l'incessant reflet que le soleil vivant dépose dans tes eaux dans le mouvant profil que t'offre l'horizon et par la vocation qu'a la vague de ne jamais finir

O mer dans cette parabole inachevée du monde comme un signal de paix autour de la détresse et malgré la dissonance infinie des tempêtes tu poursuis sans arrêt ton sobre soliloque dont l'écho vient cogner aux fentes des falaises

Et le vent ne rapporte plus le cri unanime des mouettes dans le large mais la parole vraie qui sort de tes entrailles avec toute l'amertume qu'ont les vieux aliments et que le marinier hors de soi va entendre comme une grâce venue abolir sa raison

Or combien de poètes épris d'infinités et courbant sous le poids de mesures terrestres ô mer ayant plus de patience qu'un escalier de pierre ont fait dans ton enceinte le long pèlerinage qui mène aux estuaires de toute prophétie

Combien de rois régnant à l'encontre des astres et dont les chambellans prédirent le tombeau vinrent te visiter dans la folie de tes flots afin de mettre un terme aux sévices de l'ombre et ne plus être sous l'emprise d'un pays où souveraine est la désolation

Et d'autres qui ne sûrent que l'amoncellement du froid dans leurs os et la nullité d'être en marge de l'histoire vinrent aussi éprouver ô mer toujours ouverte

*aux suppliques des âmes tes grands déplacements
liquides*

*Aussi puis-je attester d'une voix sans appel comment tu
trionphas de notre obscurité plus sûrement qu'un propos
dit au coeur en nous guidant parmi l'ensoleillement
tranquille de tes eaux pour la seule aventure de voguer
en silence*

*Et puis-je écrire encore le nom grandiose de la mer au
lieu où elle commence sa longue litanie et témoigner
encore de ce fragment ancien que nul n'osa franchir
muni de souvenirs*

(novembre 1973)

HOMMAGE À T.S. ELLIOT

*Your poetry began as an obscure presence
into the naked stillness of the sands
curving out words as sharp as the wind
when it cuts through the softness of fog*

*a day you were in the desertic heart of things
like a true observer of our dreams
feeling the short happening of thunder
you seased the landscape with your hand
under the rough gathering of clouds*

*you never stopped your silent walk around the night
listening to the solemn talk of your soul
with the sole idea to introduce a sky*

*into the blue innocence of the child
despite the guilty breath of men*

*and your name was said along the distance
as the growing murmur of a fountain
among the great apperance of the sun
by thousand voices hidden in the shade*

(novembre 1973)

DEUXIÈME HOMMAGE À DYLAN THOMAS

*You have pronounced your death along the shores
with a solemn space between your words
and ending your life under the sentence of the wind
as the sea moves and removes in its bones
you've spelled with genuine accents
the simple stone reduced to its appearance
and the silent spell where the soul begins
alone among the inner waves of mystery
you were the only one to taste of poetry
with the joy of water that cut a countryside in two
day after day with arguments of steel
that made the poem return to its heredity
you were the excellent speaker of our dreams
using the thunder of your voice into each man
to reveal the formal presence of your heart
and when you died more naked than misery
the flowers for an instant ceased all commerce with the nature*

(novembre 1973)

PAROLES POUR UN PEUPLE

*Voici venu le jour où j'inaugure le rêve d'être dans
l'avenir avec tous ceux de ma race qui ont choisi
de vivre pour une remise en cause du soleil dans
le monde*

*La clarté n'ayant plus prise que sur d'anciens sommets
nous attendons toujours dans les hautes parois
l'éclair qui saisit les coeurs les plus obscurs*

*Pour qu'au lieu où furent dites les premières paroles
nous sachions à nouveau la trajectoire de nos âmes
dans l'espace et qu'enfin nous soyons dans l'entité
des choses*

*Car depuis l'enténébrement de ce temps nous étions sous
l'emprise de vieilles paraboles qui nous faisaient
marcher dans un même néant et nous éprouvions tous
un chaos intérieur*

*Nous marchions dans les bouleversements du sort comme des
mannequins qui cherchent un motif pour s'animer un peu
et le regard fixé sur les amas stellaires nous sentions
dans nos os l'acier de la froidure*

*Ce fut dans ces moments que fragmente la nuit que nous
nous vîmes liés par de communes plaies que seuls des
mots par nous proférés dans le ciel auraient pu effacer*

*Alors là mort parut sans le moindre appareil plus sûrement
qu'un songe alentour de nos nuits et nous vécûmes la
phrase ininterrompue du vent qui rapportait l'écho de
lointaines détresses*

*Et pour la première fois nous parlâmes de la vie quotidienne
et du sentiment d'être hors de notre entendement
face à la pourvoyeuse du sang qui doit couler*

*Et dans l'égarément de notre sacerdoce nous voulûmes nier
nos origines et maudire le nom que portent les enfants
tandis que l'amertume naissait au coin des lèvres*

*Et malgré le malheur qui nous faisait courber l'échine
l'espérance de voir nos terres en état de grâce nous
fit lever les yeux vers des infinités ne reposant sur
rien comme si les nuages qui tombent en sueur sont
dans l'immunité des désastres à venir*

(novembre 1973)

PAROLES AVEC MA MORT

*J'ai revu hier ma mort qui recousait mon ombre
dans le silence étroit d'une porte qui s'ouvre
et je lui ai montré l'ébauche de mon âme
n'ayant que la notion de l'oiseau dans le vent
afin que pourvoyeuse du mystère à venir
elle guide mes pas au sortir de ce monde
et je lui ai parlé avec l'accent de ceux
qui n'ont pour tout espoir qu'un soleil de papier
de cet homme qui n'eût que des gestes obscurs
et ne sachant nommer l'azur au fond de soi
marchait avec l'allure de n'être pas sur terre
jusqu'à ce qu'il ait vu son néant face à face
je lui ai dit aussi la joie de l'eau qui coule
autour de ces enfants qui se vouent à leurs rires*

*et comme la parole retourne à la poussière
après avoir été prononcée dans la chair
et je m'en suis allé oublieux de mon sort
là où la mer commence une phrase infinie
et où souffle le vent sans courber un nuage*

(novembre 1973)

PROPHÉTIE

*Me voici revenu au lieu dit des oracles
parmi les paraboles d'un monde à la dérive
et dans l'égarément des choses dans l'espace
où le vent rapporta les ultimes décrets
alentour de la nuit naissait le long murmure
le long cheminement d'une idée dans le sombre
et la clarté ne fut qu'une présence obscure
jusqu'à ce que l'éclair ait saisi les sommets
il n'y avait plus rien qu'un chaos à prédire
qui fermerait la terre aux astres les plus proches
c'est alors que j'ai vu des morts en un instant
n'ayant dans le regard qu'un souvenir de ciel
marcher hors de leurs corps dans un effort suprême
et parler une langue abolie par les siècles
l'étoile avait fini de visiter mon coeur
et j'en étais encore au final du jour
voulant orner ma vie d'un air de quiétude
pour qu'une odeur de rose entoure mon départ
quand une mer entra dans mon rêve de fou
au point de me faire vivre un balancement léger
et dans cette étendue mouvante de soleil
je fis le voeu d'aimer dans le secret des sens*

*moi qui voulais savoir où commence notre âme
un séjour infini hors des parois de chair*

(novembre 1973)

ADOLESCENCE

à Karin

*Souviens-toi de ce jour où nous avons marché longtemps
dans le grand cimetière saisi de solitude
de ces tombeaux ouverts au seul entendement des morts
et dont les monuments dédiés à je ne sais quelle
endurance venaient parfois orner un grandiose destin
souviens-toi c'était en octobre qu'importe tu aimes
le mois d'octobre
nous regardions nos ombres grandir tout près de nous
dans un coin de clarté
A la Mémoire de et cette vie vite rédigée sur la pierre
sans un signe d'adieu
puis plus rien que le prolongement du temps et le souvenir
d'être ensemble à nouveau
il y avait aussi parmi l'odeur extrême des cyprès
cette pureté d'air que l'on respire à deux
Cette soudaineté du vent dans nos cheveux sans que nous
y perçûmes la moindre sensation
et cette poignée de terre dans ta main renfermant à elle
seule le silence des veuves
souviens-toi nous avons encore marché banalement l'un
près de l'autre
cherchant à prononcer hors des remparts de tous les cimetières
le mot Amour comme s'il venait de naître de nos lèvres
et qu'il n'eut d'avenir qu'à partir de nous deux
et nous avons rit si fort si fort de notre ressemblance
que d'enfants nous devînmes femme et homme*

(décembre 1973)

PSAUME

*En ces temps-là le ciel n'avait plus de saveur
dans mon itinéraire vers un firmament noir
et Tu n'étais Mon Dieu qu'une infime présence
dans le comportement de mon coeur ici-bas
j'étais anéanti par des mots de souillure
qu'un homme en moi voué à l'humeur de son sang
me faisaient écouter pour une ampleur du mal
et dont j'étais toujours le crieur innocent
et je me lamentais d'être au seuil d'un cauchemar
inapte à déchiffrer le sentiment des ombres
dans cet égarement qui m'ouvrait à la nuit
quand Ta grâce m'a touché comme un soupçon de neige
et a blanchi mon âme dans son néant suprême
alors je t'ai connu dans l'expression des astres
la permanence du roc sous l'emprise du temps
et le céleste appel de mon corps vers l'espace
et j'ai encore dit H! en l'honneur de Ton nom
affranchi de la terre pour un essor vers Toi*

(décembre 1973)

TOUTE LA VÉRITÉ

à Gaston Miron

*Seul avec mon silence comme une main amie
après tant d'aventures hors des eaux quotidiennes
et de dérèglements continus dans la nuit*

*voici que les discours inutiles de mon âme
ne me font plus penser à l'hirsute folie
dans laquelle j'ai haï l'habitude de vivre
et le sentiment d'être une copie de l'homme
mais aux filles faciles de la chose coupable
que j'ai connues debout dans mon humanité
seules parmi la foule obscure des bas-fonds
et que vouant mes sens à de saines envies
je perçois finalement un segment de clarté
dans cette rue banale qui fut toujours la mienne
et où j'ai dû vomir la tiède vie qui passe
et je déclare mon nom à qui meurt quelque part
sans remercier la terre ni saluer le ciel
dans cette humilité que provoque la mort
pour le simple bonheur d'accompagner son corps
l'espace d'un regard là où je n'irai pas*

(janvier 1974)

PETIT PURGATOIRE

*de terre en terre
jusqu'au degré zéro de l'horizon
jusqu'aux dernières pyramides du silence
et dans le sang calcaire des montagnes
la mort fait oeuvre de tout poids
neuf fois sur le cadran des nuits
et l'homme de peine sur le tranchant des pierres
reconnait qu'il est seul parmi le sel des choses
et que nul soleil de minerai ne saurait mettre à
jour l'éclat terrible des sous-sols*

*ni reproduire du dehors l'usure sans fin des éléments
depuis que dans le feu et la ferraille de tous les
jours quelqu'un a pu s'ouvrir le coeur
au nom de la nature
et mesurer ainsi la lumière à venir*

(le 12 avril 1971)

IDÉE PREMIÈRE

à André Vachon

*Il n'y a plus personne à qui donner un corps
le ciel seul est en soi un terme à la matière
et même s'il fallait donner suite à la foi
nul ne serait en voie de résoudre la vie
ni d'être le témoin de son propre trépas
hormis celui qui a pour sujet la Lumière
car tant qu'il y aura un coeur à occulter
et tant qu'il y aura une monnaie de l'âme
l'homme ne sera plus qu'un sommet de silence
n'ayant plus le pouvoir de prononcer son nom
ne sachant plus nommer le non-sens de la chair
et nu de sa venue parmi le sel des choses*

(le 4 mai 1971)

LETTRE À JEAN-GUY PILON

Depuis que j'ai quitté le Québec, en 1967, pour venir faire en France mon service militaire, et que j'ai été reconnu psychopathe par bon nombre de psychiatres et interné dans plusieurs hôpitaux tant en France qu'en Espagne, pays dans lequel je vais le plus souvent possible, et qui est devenu par la force des choses ma seconde terre d'adoption, je n'ai guère eu l'occasion de suivre de près l'évolution culturelle du Québec dans toutes ses péripéties, ses avortements plus ou moins avoués et ses traits de génie, dont les romans de Réjean Ducharme et de Hubert Aquin, pour ne parler que du genre traduisant le mieux les moeurs et la vie intérieure d'un pays, sont les exemples les plus populaires. D'ailleurs, je ne suis pas critique, bien qu'ayant toujours eu l'envie de rédiger des articles sur les écrivains que j'aime, ma prose d'autodidacte m'empêchant de traduire dans un style à la mesure de ma pensée mes étonnements devant tel ou tel ouvrage, et je ne prends vraiment plaisir qu'à la confection de poèmes plus ou moins bons selon l'inspiration. (Je viens de dire un mot atroce dans la conjoncture actuelle : Inspiration ! et de fait, je crois, à l'encontre de Paul Eluard et de tous ceux qui pensent que seul le travail est à la base de toute création, que le poète est entièrement inspiré, comme le furent les prophètes de l'Ancien Testament, Saint-Paul, et les auteurs des livres védiques. Le Phénix, qui est mon oiseau de prédilection, et dont la visite m'est plus chère que celle d'un ange, m'apprend avec beaucoup de patience que les poètes classiques sont ceux qui lui plaisent le plus, et que l'Art poétique de Boileau, pour lui, rose oiseau intransigeant et quelque peu réfractaire à toute nouveauté douteuse, demeure le seul manuel à consulter pour faire de beaux vers, et que même Maiakowski ne saurait égaler dans son « Comment faire des vers ».). Je disais donc que je n'avais pas eu beaucoup de temps pour me pencher, dans le sens large du terme, sur la littérature québécoise du

moment, n'ayant que les témoignages épistolaires de mes amis Brault et Langevin, dont l'authenticité est pour moi indiscutable, et que j'ai connus dans ma brève carrière d'appréti-poète et trousseur de filles, à tort ou à raison (à tort, je le sais maintenant, pour avoir souffert par la suite les réparations conséquentes), et que je ne lis, pour tout dire, que la revue LIBERTE que vous me faites parvenir, cher Jean-Guy, et par laquelle je crois voir le reflet véritable de ce qui se fait présentement là-bas, de l'autre côté ! Et je m'aperçois de la grande qualité des oeuvres ou plus exactement des extraits qui y sont publiés. Ce qui me frappe le plus dans cette littérature que d'aucuns auraient voulu reléguée aux oubliettes de la marginalité et ne lui conférer qu'un rôle médiocre dans la créativité actuelle des pays de la Francité, c'est son retour, après la prise de conscience unanime de ses écrivains sur le fait de créer des rêves, des personnages à partir d'une réalité purement québécoise, après son nihilisme à la Dada et tout à fait de rigueur dans une telle situation où un certain manichéisme devait exister pour maintenir un constant état de stimulation dans l'engagement de chacun, à l'évidente nécessité de dire le quotidien, d'articuler l'intimité de l'âme, de signaler l'absolu, voire le sacré de toutes choses. Ce retour chez la plupart des écrivains, et que beaucoup d'hommes de lettres et de jeunes poètes dont je fus prédirent, me paraît être la phase finale d'une démarche menant aux sources natales de toute écriture dégagée des oppressions politiques ou sociales. Ainsi, je puis affirmer que lorsque je lis quelque chose venant du Québec et que je ferme les yeux sur la nature et l'environnement du texte, il m'est possible de discerner le style de l'auteur comme je le ferai pour un auteur français ou américain, et qu'il n'existe vraiment plus dans la littérature québécoise cette uniformité de style qui la rendait anonyme et dont on avait fait le tour d'horizon sans grande difficulté. Je vous l'ai dit, je ne suis pas critique, mais je crois profondément quand j'ai mes yeux posés sur un poème de Fernand Ouellette, par exemple, à cet ésotérisme, à ce langage parti-

culier qui ne s'expose qu'avec prudence aux événements de l'extérieur. Il est, pour ainsi dire, le digne héritier de Rilke, Novalis et Nerval, faisant de sa poésie un instrument au service de l'âme et ne prêtant l'oreille aux rumeurs avoisnantes de son peuple que lorsque la nécessité s'impose. Il représente pour moi le grand poète, l'homme qui ne risquera jamais d'écrire le même poème sur les différentes pages de sa vie.

Je termine là, cher Jean-Guy, en vous souhaitant de ne pas trop vous ennuyer en lisant cette prose mal apprivoisée, et de n'y voir que l'expression d'une affection durable envers cette terre du Québec où je vécus mes plus tristes comme mes plus belles années.

Votre,

(le 6 décembre 1973)

JUAN GARCIA